Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [94] (2006)
Heft: 1505

Artikel: Le matriarcat, un mythe plus qu'une réalité ? Quelques exemples
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-283042

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le matriarcat, un mythe plus qu'une réalité ? Quelques exemples

La légende des amazones faisait trembler le monde antique

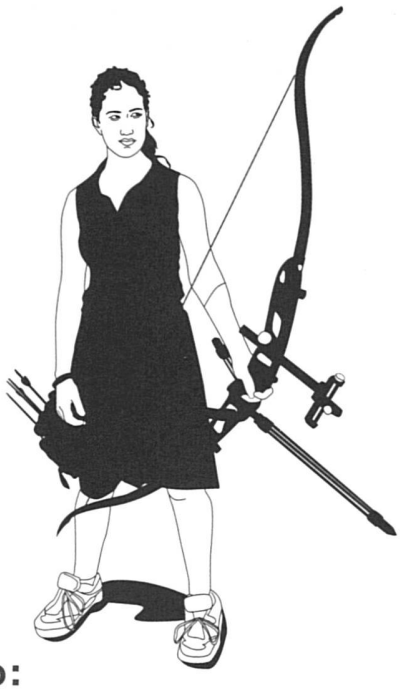
Très présentes dans l'imaginaire grec, ces redoutables combattantes armées de leur arc et habiles cavalières auraient vécu selon la tradition antique dans les régions occidentales du Caucase, au nord de l'Anatolie. Adversaires des principaux héros grecs, en particulier de Thésée lors du siège d'Athènes et d'Achille pendant la guerre de Troie, elles ont donné lieu à de multiples évocations et représentations littéraires. La figure de ces guerrières a suscité de nombreux débats pour départager le mythe de la réalité historique. Si l'existence d'une véritable société matriarcale belliqueuse est fortement mise en doute aujourd'hui, anthropologues et historiens se demandent encore sur quelles bases historiques a pu naître cette légende ayant eu une telle ampleur dans le monde antique. La présence de sociétés nomades est attestée dans ces régions à l'époque et aurait pu servir de terreau à la diffusion du mythe des Amazones. Il s'agirait peut-être des sociétés sarmates ou sauromates qui vivaient sur les territoires au bord de la Volga et dans les steppes au sud de l'Oural. Dans ces sociétés, les femmes guerroyaient en effet et chassaient à cheval au même titre que les hommes. Les découvertes de tombes sauromates ont montré que les femmes étaient aussi enterrées avec leurs armes confirmant ainsi le rôle militaire qu'elles tenaient.

Toutefois, si les Grecs ont peut-être fantasmé sur ces redoutables guerrières sauromates et imaginé les amazones, les poètes de l'Antiquité les ont toujours décrites vaincues par les grands héros grecs...l'inverse aurait certainement provoqué un tollé !

La matrifocalité : une organisation familiale caractéristique des Caraïbes

Dans les sociétés antillaises, les femmes apparaissent comme le personnage central de la famille. Elles travaillent, maîtrisent les ressources et les revenus, ont l'autorité sur les enfants. Ces sociétés sont dites matrifocales du fait d'une part, de la place centrale de la mère ou de la grand-mère dans l'organisation familiale et d'autre part, de la quasi-absence des pères. Les hommes sont en effet décrits comme volages et peu enclins à assumer une part des responsabilités quotidiennes d'un foyer. Face à cette instabilité masculine et à la précarité du lien conjugal, les femmes antillaises apparaissent comme des « mères courage » surmontant l'adversité avec une force exceptionnelle. L'absence des pères et le rôle central des mères est un phénomène caractéristique de la famille antillaise qui trouverait historiquement ses origines au sein du système esclavagiste. Durant cette sombre période de l'Histoire, les esclaves ne pouvaient former véritablement de couple ou créer un foyer puisqu'à tout moment ils risquaient d'être séparés ou vendus. Les enfants des femmes étaient d'ailleurs ceux des maîtres. Ainsi l'article 12 du code Noir rappelait que « les enfants qui naîtront de mariages entre esclaves seront esclaves et appartiendront aux maîtres des femmes esclaves, et non à ceux de leur mari, si le mari et la femme ont des maîtres différents ».

Dès lors, les femmes antillaises ont toujours été les piliers de la famille et ont développé entre elles des réseaux d'assistance et de solidarité, notamment entre voisines. Ces stratégies de résistance ne sont toutefois pas à confondre avec l'expression d'une forme de matriarcat, car même si les femmes des Caraïbes jouissent d'un certain pouvoir et d'une réelle indépendance de par leur position matrifocale, elles souffrent aussi de la domination masculine. Le taux de violence des hommes envers les femmes en est un triste indicateur puisque celui-ci est apparemment très élevé dans la plupart des Antilles.



Les Moso: Une société matrilinéaire de Chine sans mariage ni paternité

Au sud-ouest de la Chine, au bord du lac Lugu, vit l'ethnie des Moso ou Na qui se répartit en une soixantaine de villages. Dans cette société matrilinéaire et matrilocale, l'institution du mariage n'existe pas. Femmes et hommes ne vivent pas en couple, mais dans leur famille d'origine auprès de leur mère. La famille est donc constituée de la femme, de sa mère, de sa descendance, de ses frères et soeurs, des enfants des soeurs, mais jamais d'époux ni de concubins. Les relations amoureuses sont basées sur le principe de la liberté sexuelle. Les amants se rencontrent lors de visites dites «furtives» où les hommes quittent leur maison familiale pour rendre visite les femmes des autres maisonnées. Les relations amoureuses sont ainsi généralement temporaires ou lorsqu'elles deviennent plus permanentes, elles ne donnent pas lieu à une cohabitation du couple, mais s'expriment toujours sous la forme de visite. En ce sens, l'organisation de la société moso a suscité beaucoup d'intérêt scientifique puisqu'elle contrevient à l'idée extrêmement répandue que l'alliance et le couple sont les bases universelles de la famille. Là-bas, lorsqu'un enfant naît, il est automatiquement celui de la famille maternelle. Aucun lien n'unit celui-ci à son père biologique et le mot «père» n'existe tout simplement pas dans la langue moso. D'ailleurs on pense que l'enfant est conçu par un Dieu qui le dépose dans le ventre des femmes. Les rapports sexuels ne sont ainsi que les déclencheurs de la grossesse.

La notion de matriarcat a souvent été évoquée pour qualifier l'organisation de cette société où le nom, la propriété, les biens se transmettent du côté maternel. Les femmes dirigent la famille, travaillent, gèrent le budget familial, distribuent équitablement le fruit du travail fourni par les membres du clan, jouissent d'un très grand prestige. Toutefois, comme dans de nombreuses sociétés matrilinéaires, le rôle de l'oncle maternel au sein de la maisonnée est lui aussi essentiel. Il subvient notamment à une grande partie des besoins de ses neveux et nièces et tient un rôle important dans leur éducation. En ce sens, la société moso semble relativement égalitaire entre femmes et hommes ce qui se retrouve du point de vue du partage du pouvoir puisque chaque lignée maternelle est dirigée par deux chefs, l'un masculin et l'autre féminin, et lorsqu'il s'agit de prendre des décisions importantes pour l'ensemble de la lignée, ce sont tous les membres du clan familial qui sont consultés.

Le Mexique des femmes et des muxe's

Au sud du Mexique, dans l'Etat de Oaxaca, se trouve la ville indigène zapotèque de Juchitan. Au sein de la société zapotèque, groupe descendant des Mayas, les femmes semblent jouir d'un pouvoir hors du commun. La société étant matrilinéaire, la transmission du nom et des biens passent par les femmes qui sont aussi les propriétaires des maisons. Le travail est lui partagé de manière complémentaire entre femmes et hommes. Elles sont en charge d'une activité prestigieuse : elles gèrent le commerce régional en vendant les produits de l'agriculture, de l'élevage et de l'artisanat ; ils s'occupent des activités agricoles et de la pêche. Les femmes sont aussi les garantes de la tradition, ce sont elles uniquement qui parlent encore la langue indigène zapotèque, une particularité qui leur permet de développer une connivence et une grande solidarité entre elles. Les femmes zapotèques détiennent aussi un pouvoir politique : elles ont leur propre gouvernement municipal et sont les premières a s'être battues pour que leur communauté autochtone résiste aux politiques fédérales et au développement de l'économie de marché. Dans la région, elles organisent en effet le commerce de façon solidaire en se spécialisant chacune dans la vente d'un produit particulier afin de ne pas se trouver en concurrence. Les rapports entre femmes et hommes zapotèques sont ainsi décrits de manière très égalitaires et ce n'est pas l'unique spécificité de cette société puisque contrairement à ce que l'on constate généralement dans le reste du Mexique, la communauté homosexuelle est elle aussi traitée avec un grand respect. En effet, à Juchitan certains hommes homosexuels, les muxe's, se travestissent en femmes et vivent leur orientation sexuelle librement et ouvertement. Il s'agit d'un fait culturel au sein de la société zapotèque qui considère ces hommes comme des bâtons de vieillesse pour les familles du fait qu'ils ne se marieront pas. Cependant, petite ombre au tableau : cette tolérance vis-à-vis des minorités sexuelles s'arrête à la gent masculine car à Juchitan les femmes homosexuelles ne sont apparemment pas traitées avec le même respect.